



HAL
open science

Molinier et l'inceste : Du fantasme à la réalité

Pierre Petit

► **To cite this version:**

Pierre Petit. Molinier et l'inceste : Du fantasme à la réalité. Autour de l'inceste, Jean-Michel Devésa, Dec 2008, Bordeaux, France. hal-01468379

HAL Id: hal-01468379

<https://hal.science/hal-01468379v1>

Submitted on 15 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MOLINIER ET L'INCESTE :

DU FANTASME A LA RÉALITÉ

par **Pierre Petit**
(Ecrivain, Bordeaux)

Pour Pierre Molinier, le terme d'« inceste » semble n'avoir aucun sens : d'ailleurs, à ma connaissance, il ne l'emploie pas pour qualifier son propre comportement. En ce qui le concerne, l'acte incestueux n'est en fait qu'un retour à l'androgynie primordial¹ auquel tendent toute sa vie et toute son œuvre.

Certes, le plus dérangeant, le plus choquant, chez lui, comme dans la vie sociale en général, réside dans ses assertions et ses représentations de pratiques quasi incestueuses, pourtant innommées. Affabulation, fantasme, provocation, réalité ? Il est difficile de se prononcer, tant ces concepts sont souvent mêlés dans les éléments de sa biographique et dans sa production artistique.

Les actes incestueux sur sa sœur cadette Julienne, dont il aime scandaliser certains de ses visiteurs, peuvent être jugés plus ou moins vraisemblables, suivant le crédit que l'on voudra bien accorder aux dires de Molinier, mais ils restent en tous cas très signifiants. En revanche, un inceste en pensée envers sa fille Françoise est bien avéré. Enfin, rien ne permet de croire qu'il y ait eu des relations incestueuses avec sa mère : Molinier n'a jamais fait aucune allusion à ce sujet ; pourtant on verra que sa peinture en dit beaucoup plus long.

Les cas de relations sexuelles entre un frère et une sœur laissent souvent les spécialistes hésitants : « *Il s'agirait d'une variété d'inceste bien plus fréquente qu'on ne l'imagine, car prenant la forme de jeux érotiques particuliers [...]. Tous les degrés existent, allant de la simple exploration ludique et curieuse réciproque (mais dans ce cas peut-on vraiment parler d'inceste ?) au rapport sexuel coïtal complet entre*

¹ A ce sujet, voir : Pierre Petit, « Pierre Molinier : structuration et déstructuration corporelles », in : *Le corps, la structure. Sémiotique et mise en scène* (Actes du colloque « Arts, littérature et langage du corps », Textes réunis par Jean-Michel Devésa, Bordeaux : Pleine Page éditeur, 2004, pp. 185-196.

*adolescents*². » Épisode ludique, sans doute, quand, à 7 ou 8 ans, Molinier, déjà amoureux de sa sœur Julienne, lui embrasse les jambes dans le jardin de la maison familiale, avec, pour conséquence immédiate, une belle « *paire de tartes* » administrée par son père³. Épisode moins anodin, en revanche, lorsque, à 18 ans, sa sœur ayant succombé à la fameuse épidémie de grippe espagnole, il s'enferme dans la chambre mortuaire, la photographie et s'aventure à des pratiques marquées de tabou : « *On l'avait habillée en communiant, elle avait des bas noirs. Je lui avais caressé les jambes, un peu. Ça me faisait un effet !... Alors, je m'étais mis sur elle et j'ai joui sur son ventre, morte. Elle était jolie, quand même ; elle était très jolie, même morte. Et alors, comme ça, le meilleur de moi est parti avec elle. Eh oui !... Oh ! elle était très bien, ma sœur : elle avait des jambes sensationnelles*⁴ ! » À chacun de se faire son opinion sur la réalité de cet épisode : il n'en reste pas moins que sa relation est vectrice par elle-même d'un état pathogène et obsessionnel.

Le comportement de Molinier vis-à-vis de sa fille Françoise est assez caractéristique de son attitude en la matière : fantasme en paroles, norme dans la réalité. À Pierre Chaveau, il déclare : « *J'avais pour maîtresses mes deux filles, une bâtarde et puis une légitime... j'étais très amoureux de ma fille légitime... elle avait de très jolies jambes*⁵... » Pour ce qui est de la bâtarde, la Petite Monique, prostituée notoire, si elle est bien sa fille, ce qu'il reste à prouver, nous n'avons pas de témoignage plus précis. À l'égard de sa fille légitime, il ne se laissera jamais dominer par la tentation incestueuse, comme Françoise Molinier elle-même me l'a confirmé : « *Les Bordelais disaient que j'étais la maîtresse de mon père. [...] Mon père n'a jamais fait de tentatives sexuelles sur moi ; mais, par contre, il m'a fait des scènes de jalousie. [...] C'est quand même bien de sa part de ne pas avoir été jusqu'au bout de ses fantasmes avec moi. Ça, c'est vrai : il n'a jamais eu de gestes déplacés, ni quoi que ce soit. Ça, jamais. Il a toujours été très correct avec moi. Toujours. Toujours*⁶. »

Par compensation, il transcende ce sentiment très puissant dans la création artistique : plusieurs dessins et peintures représentant sa fille accèdent à cette

² T. et K. Albernhe, « L'inceste », in : *Criminologie et psychiatrie*, Éditions Ellipses, 1997 et in : Actes du Colloque « Délinquance sexuelle », Centre national d'études et de formation de la Police nationale, 17-18 mars 2004, p. 33.

³ Entretien Pierre Molinier/Pierre Petit, 7 juin 1973.

⁴ Entretien Pierre Molinier/Pierre Chaveau, février-mars 1971.

⁵ Pierre Molinier, *Entretien avec Pierre Chaveau 1972 (Texte + Enregistrement sur CD audio)*, Bordeaux : Éditions Opales/Pleine Page, 2003, p. 30.

⁶ Entretien Françoise Molinier/Pierre Petit, 25 novembre 1988. Cité in : Pierre Petit, *Molinier, une vie d'enfer*, Paris : Ramsay/Jean-Jaques Pauvert, 1992.

tendance passionnelle. Les tout premiers portraits de Françoise (*L'enfant au berceau*, 1933 ; *L'enfant à la chaise*, 1934 ; *Portrait d'enfant*, 1935), ne sont rien d'autre que des œuvres de genre, puissantes mais sans tonalité sensuelle particulière. Cependant, dès 1950, alors que sa fille a 18 ans, le travail de Molinier commence à se sexualiser : un dessin sur papier calque, essentiel pour comprendre la démarche de Molinier en matière d'inceste, représente Françoise, nue, comme premier modèle de sa période érotique : il servira de base au tableau ovale *Portrait de Françoise*, où sa fille apparaît, dans la même position, mais vêtue d'une stricte robe noire. Manifestement, le tabou social a joué son rôle inhibiteur : au cours d'une première étape, aussi bien dans sa vie que dans sa peinture, Molinier ne franchit pas la limite imposée par la société.

Néanmoins, trois ans avant sa mort, il n'a toujours pas remisé le fantasme incestueux au placard des objets du passé : le tableau *Jeune fille voilée* (qui date de 1940 selon sa fille) en est l'ultime exemple. Quand je fais son interview, en juin 1973, il l'a sous la main, dans sa chambre-atelier, et il me le montre, pour m'expliquer la technique du glacis : « Ça, c'est ma fille [...] C'est un vieux portrait que j'ai arrangé, avec des glacis. Et alors je veux mettre une voilette dessus. [...] Je vais chercher avec la voilette à le mettre plus précieux⁷. » Il érotise son sujet de deux manières : en y ajoutant une voilette, qui joue chez lui le même rôle de sensualisation que les bas résille ; en surhaussant les lèvres d'un rouge violent. Nous sommes là, avec une œuvre pourtant intime, dans la même démarche que pour les grands tableaux érotiques : les couleurs sont semblables (vert, chair) et les accessoires identiques (voilette et rouge sur les lèvres). Sans oublier que le glacis, chez lui, est fortement connoté de sexualité, car il mélange son sperme aux pigments de couleur.

De plus, je soupçonne que le tableau *Angélica* est également un portrait de sa fille, daté de 1947 par Michèle San José. Dans les mois qui précèdent son suicide (1975-1976), il le retouche selon les mêmes critères : ajout d'une mantille, qui n'est qu'une variante de la voilette, et lèvres soulignées par un rouge agressif. Il en va de même pour *Femme à la mantille*, daté de 1947 sur le tableau ; mais le titre *Angélica* comporte une connotation supplémentaire, Françoise étant là un « ange » pour lui, avec toute la nuance blasphématrice qui s'attache aux œuvres des années 70.

L'enfant Molinier évolue dans un environnement féminin à peu près exclusif, comme c'est le cas à cette époque. Le père est le travailleur de base du foyer familial,

⁷ Entretien Pierre Molinier/Pierre Petit, 7 juin 1973.

donc peu présent ; en outre, nous le savons rétrospectivement, Molinier a une bien piètre opinion de son géniteur, pourtant habile peintre en bâtiment et décorateur : « *Mon père ne faisait que des conneries*⁸. » Sa mère était couturière, sa tante Jeanne - la femme dominante du gynécée - repasseuse ; leur atelier comptait plusieurs petites mains ; à l'occasion, les clientes complétaient ce microcosme homogène. Habillé en fille, selon la coutume du début du 20ème siècle, et nous en avons conservé une photo⁹, à 2 ou 3 ans, le petit Molinier « *soulevait les jupes des dames*¹⁰ » et « *se mettai[t] sous les jupes des filles et [...] leur caressai[t] les cuisses et les bas*¹¹. » C'est là qu'il commence à se structurer face à la « *femme phallique* » (mère ou tante) dont parle le Dr Claude Esturgie dans son analyse perspicace de la genèse de sa paraphilie¹² et qu'il devient lui-même « *femme phallique* » : cette féminisation forcée de la petite enfance, inoffensive dans l'instant, va conduire au travestisme et au fétichisme de l'adulte, puis à une transposition tardive, et sur le mode de l'inceste, dans le tableau le plus célèbre du peintre *Oh!... Marie, mère de Dieu* (1965).

Que voit-on sur ce tableau ? Un Christ en croix, androgyne, aux seins parfaits et au pénis en érection, qui subit doublement les faveurs d'une femme : fellation et sodomie par godemiché. Si le visage de la fellatrice correspond à celui d'Emmanuelle Arsan, l'amante idéale des années 60, le titre du tableau *Oh!... Marie, mère de Dieu* laisse supposer que l'image de la mère se trouve bien en arrière-plan. À cela s'ajoute le fait que le crucifié et sa croix surgissent d'une saisissante représentation des trompes de Fallope, symbole maternel par excellence, et d'une forme de parturition. Ce Christ incestué, évidemment, c'est Molinier : même tête, même seins pincés, mêmes jambes que sur les peintures, les gravures et les photos où il se met lui-même en scène.

⁸ Entretien Pierre Molinier/Pierre Petit, 7 juin 1973.

⁹ Reproduite in : Pierre Molinier, *Entretien avec Pierre Chaveau 1972 (Texte + Enregistrement sur CD audio)*, Bordeaux : Éditions Opales/Pleine Page, 2003, p. 23.

¹⁰ Entretien Françoise Molinier/Pierre Petit, 25 octobre 1988. Cité in : Pierre Petit, *Molinier, une vie d'enfer*, Paris : Ramsay/Jean-Jaques Pauvert, 1992.

¹¹ Entretien Pierre Molinier/Pierre Petit, 7 juin 1973.

¹² Claude Esturgie, « Le travestisme fétichiste. À propos de Pierre Molinier », in : *Éros au féminin, Éros au masculin : nouvelles explorations en sexoanalyse*, Actes du 2ème Séminaire international de sexoanalyse (Mahdia, Tunisie, juin 1999), Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 2001, pp. 143-158. Cet article a été remanié pour devenir le Chapitre II de la Deuxième partie (« Pierre Molinier et le transvestisme fétichiste », pp. 55-71) de : Claude Esturgie, *Le genre en question ou questions de genre. De Pierre Molinier à Pedro Aldomovar*, Paris : Éditions Léo Scheer, Variations IX, 2008, 139 p.

Ce tableau serait-il la réalisation du fantasme de l'inceste non consommé dans l'enfance ? « *Véritable clé de voûte de la théorie du complexe d'Œdipe, l'inceste mère-fils, contrairement à l'inceste père-fils, est rarement réel [...], restant en général plus volontiers au niveau fantasmatique*¹³. » Pourrait-il être lu comme une vengeance contre des femmes qui représentent la castration par féminisation tant redoutée par un homme qui revendique haut et fort la possession et l'usage de son phallus, aussi bien du point de vue physique qu'artistique ? Ou bien faudrait-il y voir l'attraction amoureuse du fils envers la mère par opposition à la rivalité qui existe chez Molinier avec un père autoritaire (cf. la punition infligée lors de l'embrassade des jambes de Julienne) mais dévalorisé¹⁴ ?

En résumé, dans le cas de Molinier, le passage à l'acte reste peu probable, même dans l'épisode à tendance nécrophilique, où l'on devine, au niveau du récit, quelques motifs provocateurs sous-jacents. Mais, dans tous les exemples évoqués, le substrat incestueux est bien présent, qu'il soit un signe psychopathologique ou qu'il se transpose sous forme artistique. Fantasme ou réalité, on est là sur le fil du rasoir : la chance de Molinier, qui parvient à éviter les conséquences habituellement destructrices de la relation incestueuse, c'est l'exutoire qu'il a su trouver dans l'action créatrice.

¹³ T. et K. Albernhe, « L'inceste », in : *Criminologie et psychiatrie*, Éditions Ellipses, 1997 et in : Actes du Colloque « Délinquance sexuelle », Centre national d'études et de formation de la Police nationale, 17-18 mars 2004, p. 33.

¹⁴ Cf. Marcel Eck, « Inceste », in : *Encyclopédie de la sexualité*, Paris: Éditions universitaires, 1973, p. 367.